

Le Bal de l'Internat

Chaque groupe d'étudiants parisiens a sa fête. Celle des étudiants en médecine a lieu le troisième lundi d'octobre, jour de la composition écrite du concours de l'internat. Les candidats sont invités par les internes à un bal, suivi d'un souper.

A l'origine, ce divertissement était des plus grossiers, au point qu'en 1886, à la suite de scènes échevelées, la police l'interdit. Il ne fut rouvert que quelques années après, et prit alors une nouvelle forme, à la faveur de l'amitié qui lie artistes et médecins. Grâce à un peintre, mort il y a deux ans dans la pleine floraison de son talent, Bellery Desfontaines, le bal de l'internat rivalisa avec celui des Quat'-z-Arts.

Une salle, le plus souvent celle de Bullier, est louée par les internes, qui invitent à leur fête médecins, étudiants, artistes et grisettes, et excluent tout profane. Les cartes d'entrée, dessinées par les artistes, rappellent que « l'entrée est rigoureusement interdite à toute personne non costumée, ou munie d'un costume insuffisant ».

Plusieurs semaines à l'avance, la bibliothèque de chaque salle de garde est transformée en atelier, où l'on travaille à l'envi pour choisir un sujet, confectionner les costumes, fabriquer les chars et les accessoires, ordonner le cortège.

Au jour dit, les pièces allégoriques sont apportées par morceaux et montées dans l'intérieur de la salle.

Vers dix heures, les internes et leurs invités se rendent à Bullier, font quelques tours de danse jusqu'à ce que, le gong sonnant minuit, chacun prenne place pour le défilé.

On se groupe. Un dernier coup d'œil : chacun est-il bien à son poste ? Et le cortège processionne sous l'estrade des « fossiles », les anciens internes.

Je rappellerai quelques-uns des sujets allégoriques qui me frappèrent le plus, il y a quelques années :

En tête s'avançaient les internes de la maison Dubois. Ils avaient malicieusement travesti l'administration de l'Assistance publique en marchande de soupe. C'est la besogne qu'elle accomplit en cet hôpital payant. Un monde de marmitons, de cuisiniers se pressent autour d'une gigantesque marmite, que suivent des casseroles et des chaudrons.

Chaque interne d'Ivry a revêtu un cartonage où est représentée une coupe du cerveau et de la moelle. Tous déambulent, sinistres et pédants.

S'avance un grand bateau, le *Spina-Ventosa*, traîné par des marins presque authentiques, vêtus de toile brune imperméable, sans oublier le brûle-gueule. C'est la salle de garde de l'hôpital maritime de Berck-sur-Mer, où l'on soigne avec succès « la tuberculose des eaux », comme l'indique une bannière humoristique.

Bicêtre révèle les âges préhistoriques. Farouches, vêtus de peaux de bêtes, les mâles sont attelés à un traîneau où ils ont mis leurs compagnes et leur maigre bagage.

L'Hôtel-Dieu fournit la note macabre. Une bière drapée de noir, avec larmes d'argent, symbolise les camarades qui se sont abstenus, « morts d'une absence de gaieté ». Le maître des cérémonies préside, vêtu d'un maillot noir sur lequel sont dessinés les os du squelette ; quelques internes suivent, attristés.

La Salpêtrière représente un cortège romain : soldats, prêtres, sénateurs, vestales et courtisanes entourent le char de Messaline, que traînent des captifs gaulois. La tuba résonne, tous s'arrêtent, et, sur un signe impérial, myrmidon et rétiaire en viennent aux prises. Le myrmidon est large et robuste, le rétiaire mince et agile. Le premier est vaincu, et l'assistance, sans pitié, *pollice verso*, réclame sa mort.

Chaque groupe s'avance au son d'une musique appropriée : une marche funèbre pour l'Hôtel-Dieu, des airs sauvages pour Bicêtre, romains pour la Salpêtrière, et Berck entonne la chanson populaire : « Il était un petit navire ».

Le défilé terminé, les « fossiles » décernent les médailles et les encouragements, sous forme de bouteilles de champagne, et donnent enfin les prix de beauté. Chaque salle de garde prend place à des tables préparées à l'avance dans les galeries, et l'on festoie jusqu'à l'aube.

Les chars sont devenus de plus en plus luxueux, par suite de plus en plus coûteux ; beaucoup de salles de garde les suppriment et se désintéressent de ces divertissements corporatifs.

Devenons-nous trop sérieux, trop pédants ou trop tristes ? La décadence de ces cortèges brillants, qui rappelaient les fêtes magnifiques des Italiens de la Renaissance, avec leurs défilés de gens d'armes, cavaliers, nobles dames, avec leurs chars allégoriques, me semble présager pour notre jeunesse une vie moins artistique, plus personnelle et plus bourgeoise. Les sociétés, petites ou grandes, qui ne craignent pas de dépenser quelque argent en lampions, en fusées, en travestissements et en décors de carton doré, sont les plus heureuses.

Docteur FÉLIX REGNAULT.